

 Les Frères Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennes	<h1>DST de français n°4</h1>
Date : Jeudi 8 mars	Durée de l'épreuve : 3h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 2A
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : laissez la première page vierge . Bon courage !	

Objets d'étude

Genres et formes de l'argumentation aux XVIIe et XVIIIe siècles

Corpus de textes

Texte A - Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXIV, 1721

Texte B - Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, 1759

Travail d'écriture au choix

Commentaire au choix

Vous commenterez soit l'extrait de *Lettres persanes*, soit l'extrait de *Candide*.

Suggestion : pour l'ouverture, dans le dernier temps de la conclusion, vous pouvez rapprocher le texte étudié d'une autre œuvre, en mettant en évidence leurs principaux points communs.

Voici des formules possibles pour l'ouverture :

« Ce texte s'inscrit dans..., et résonne notamment avec..., en ceci que... »

« Ce texte peut être rapproché de..., en ce que... »

Dissertation

« *Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières* », écrit le philosophe Emmanuel Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* en 1784.

Pensez-vous que la littérature, à l'image de l'esprit des Lumières selon Kant, soit avant tout une invitation à oser nous servir de notre faculté de jugement ? Vous répondrez en vous appuyant sur vos lectures personnelles, sur les œuvres conseillées cette année et sur celles que vous avez étudiées en classe, dont, au moins, une fable de La Fontaine et une œuvre du siècle des Lumières.

Conseils : les mots du sujet doivent être finement analysés. Voici une aide pour le terme « entendement », qui pour Kant signifie faculté de jugement - ce que nous appellerions sans doute esprit critique. Exercer son entendement, ce serait donc comprendre, juger, se forger une opinion, examiner une situation de façon objective, éventuellement critique.

Lorsque vous mobiliserez puis exploiterez vos exemples, vous vous demanderez bien comment et pourquoi telle ou telle œuvre nous invite, ou non, à nous servir de notre entendement.

Texte A - Montesquieu, Lettres persanes, lettre XXIV, 1721

Rica est le second protagoniste des Lettres persanes. Lui aussi en voyage à Paris, il décrit la France à ses amis. Ses lettres et son nom révèlent un personnage plus rieur que le sombre Usbek. Dans la lettre XXIV, Rica décrit Paris et ses habitants, et livre sa vision de Louis XIV et du pape.

1 **Rica à Ibben, à Smyrne**

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

5 Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des moeurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et il le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.

Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit qu'il appela *constitution*¹, et voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince et ses sujets de croire tout ce qui y était contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, et donna l'exemple à ses sujets ; mais quelques-uns d'entre eux se révoltèrent, et dirent qu'ils ne voulaient rien croire de tout ce qui était dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte qui divise toute la cour, tout le royaume et toutes les familles. Cette *constitution* leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur Alcoran². Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulèvent tout contre la *constitution* : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. Il faut pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; et, par le grand Ali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, et que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis ? [...]

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

1. La bulle Unigenitus, publiée en 1713 par le Pape Clément XI sur sollicitation de Louis XIV, condamnait les Jansénistes et particulièrement le Nouveau Testament en français avec des réflexions morales sur chaque verset de Pasquier Quesnel, chef de file du mouvement.

2. Le Coran.

Texte B - Voltaire, Candide ou l'Optimisme, extrait du chapitre 18, 1759

On doit à Voltaire la forme du conte philosophique, qui s'inscrit dans le genre plus large de l'apologue (au même titre que les Fables de La Fontaine, qui marient récit et argumentation). Le plus célèbre de ces contes est un récit enlevé qui met en scène Candide, un personnage naïf. De voyage en voyage, dans des pays réels ou imaginaires, ce héros forme son esprit en confrontant le monde à la philosophie optimiste de Leibniz, professée par son mentor Pangloss, selon laquelle « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Au chapitre 18, il découvre le pays d'Eldorado avec son valet Cacambo ; un vieillard les y accueille.

1 Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes : « [...] Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé El Dorado ; [...] nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient
5 tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des
10 ingrats ? » Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore. « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit-il ; nous avons, je crois, la religion de tout le monde : nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin.

– N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. – Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans
15 l'Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins ; et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. – Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ?

– Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Westphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager. »

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses
25 domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour [...].

Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient¹, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large² ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

30 Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la
35 salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser³ le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose⁴, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de
40 grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du géofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement⁵ ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'expériences de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se
45 mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

1. Les moutons vont très vite. | 2. Un pied équivaut à 0,32 m. | 3. Ici employé au sens étymologique : prendre dans ses bras.

4. Il faut comprendre : fontaines d'eau de rose.] 5. Les parlements, au XVIIIe siècle, sont des cours de justice.